

Histoire de la chaire d'ophtalmologie de la Faculté de médecine de Strasbourg *

par Paul MARX **

L'enseignement de l'ophtalmologie est apparu tardivement dans les Facultés de médecine françaises. La première chaire fut créée à Strasbourg en 1845 ; Stoeber en fut le titulaire de 1845 à 1870. Durant la période d'annexion de l'Alsace-Lorraine par l'Allemagne, la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg fut successivement occupée par trois professeurs allemands, Laqueur, Schirmer et Hertel. Depuis le retour de l'Alsace à la France, en 1918, cinq professeurs se sont succédés à la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg : Duverger, Weill, Redslob, Nordmann et Bronner, le titulaire actuel. Durant l'occupation hitlérienne de l'Alsace, qui se voulait annexion, de 1940 à 1944, la Faculté de médecine française de Strasbourg survécut à Clermont-Ferrand, dans des conditions difficiles et dans une atmosphère de persécutions ; de nombreux professeurs et étudiants furent arrêtés et déportés.

L'histoire de la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg est singulière : d'une part elle fut la première créée en France, d'autre part elle subit, à deux reprises de son existence, la domination allemande. Disparue en 1871, l'université française de Strasbourg renaissait en 1918 et connut, pendant plus de vingt ans, un grand éclat. De 1940 à 1944, malgré l'oppression d'une occupation qui se voulait annexion, l'université française de Strasbourg ne disparut pas complètement ; elle survécut dans les conditions les plus difficiles : la plupart des instituts de Faculté furent repliés

* Communication présentée à la séance du 17 octobre 1987 de la Société française d'Histoire de la Médecine.

** Professeur honoraire à la faculté de médecine de Rouen, 2, rue Gamelin, 76130 Mont-Saint-Aignan.

à Clermont-Ferrand, les services hospitaliers à Clairvivre, en Dordogne. Elle renaissait pleinement à Strasbourg, pour la seconde fois, en 1945.

L'enseignement officiel de l'ophtalmologie apparut tardivement en France. Cependant l'ophtalmologie française fut brillante aux XVIII^e et XIX^e siècles. Les noms de Daviel, d'Anel, de Saint-Yves, de Deshais-Gendron, de Gleize, plus tard de Giraud-Telon figurent parmi les grands noms des « oculistes » de leur temps.

Napoléon I^{er} avait rétabli les Facultés de médecine supprimées lors de la Révolution. La France ne comptait alors que trois Facultés de médecine : Paris, Montpellier et Strasbourg. Aucune d'elles ne comportait un enseignement de l'ophtalmologie.

C'est à Strasbourg que fut créé, en 1845, par Victor Stoeber, le premier enseignement officiel d'ophtalmologie. Georges Weill, dans un travail paru en 1948, plus récemment notre regretté collègue Jean-Pierre Gerhard dans un article de 1979 de « l'ophtalmologie des origines à nos jours » auquel j'ai fait des emprunts, ont consacré des études à la vie et l'œuvre de Stoeber.

Victor Stoeber est né à Strasbourg en 1803. Il est reçu docteur en médecine en 1824 ; dès cette époque, il se consacre essentiellement à l'étude d'une discipline appelée alors « oculistique ». Il entreprend des voyages en Angleterre, en Allemagne, en Autriche pour visiter les différents services d'ophtalmologie. De retour à Strasbourg, il prépare le concours d'agrégation de médecine ; dès 1830, il commence à faire des conférences sur les maladies des yeux ; ce fut le premier cours d'ophtalmologie pratiqué en France. En 1831, il est reçu à l'agrégation de médecine ; s'il est officiellement chargé de l'enseignement de l'hygiène et de la pathologie générale, son activité clinique s'exerce presque exclusivement en ophtalmologie. En 1838, l'administration des hospices civils de Strasbourg met à sa disposition quelques chambres « pour le service spécial des aveugles » ; ce fut la première ébauche d'un service d'ophtalmologie.

En 1845, l'enseignement de l'ophtalmologie devient officiel. Stoeber est nommé titulaire de la chaire de médecine, mais à partir de cette date, il se consacre exclusivement à l'ophtalmologie et il est progressivement déchargé des autres enseignements. Il obtient un service comportant des locaux de consultation externe, plusieurs salles de malades, une salle d'opération. La reconnaissance de son autonomie constitue une étape importante de l'histoire de l'ophtalmologie. Il convient de rappeler que le journal « Les Annales d'Oculistique », fondé en 1838, s'appelait initialement « Annales d'Oculistique et de Gynécologie ». Longtemps encore, dans de nombreux hôpitaux, seulement quelques lits d'un service de médecine ou de chirurgie seront affectés à l'ophtalmologie.

La création à Strasbourg, en 1845, d'un service clinique et d'un enseignement ophtalmologique restera longtemps unique en France.

Ce n'est qu'en 1879 que sera créée, à l'Hôtel-Dieu, la chaire clinique ophtalmologique de la Faculté de médecine de Paris dont Panas sera le premier titulaire. Quant à la chaire de Montpellier, la troisième en date, elle ne fut créée qu'en 1887 ; son centenaire vient d'être célébré.

Stoeber s'illustra par de nombreuses publications parues dans « les Annales d'Oculistique » et les « Archives médicales de Strasbourg ». Dès 1834, il fit paraître un *Manuel d'ophtalmologie*.

C'est à juste titre que la mémoire de ce précurseur de l'enseignement de l'ophtalmologie est honorée. La municipalité de Strasbourg a donné son nom à une rue de la ville ; une des salles du service d'ophtalmologie porte également son nom.

A la fin de sa carrière, Stoeber eut pour assistant son gendre Ferdinand Monoyer qui fut reçu à l'agrégation. Le 21 mars 1872, un an après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne, l'Assemblée nationale votait le transfert à Nancy de la Faculté de médecine de Strasbourg ; Monoyer y fut le premier titulaire de la chaire d'ophtalmologie. Il laissa un nom important en ophtalmologie, en particulier par ses travaux d'optique ; c'est lui qui définit le dioptre et il créa un tableau d'optotypes toujours en usage aujourd'hui.

*
* *

Après l'annexion de 1871, un enseignement en langue française fut toléré pendant quelques années à la Faculté de médecine de Strasbourg ; c'est ainsi que le chirurgien Eugène Boeckel fut autorisé à faire en français ses leçons cliniques, suivies uniquement par des étudiants alsaciens. Mais cette tolérance prit rapidement fin : le gouvernement impérial voulut faire de l'université de Strasbourg un centre de germanisation de l'Alsace.

Aucun Alsacien ne put accéder à un poste universitaire ; des professeurs allemands furent appelés à Strasbourg. Les titulaires de la chaire allemande d'ophtalmologie ont laissé leur nom dans l'histoire de l'ophtalmologie ; ce furent successivement Laqueur, qui découvrit l'action de l'ésérine dans le glaucome, Schirmer, connu par ses travaux sur la sécrétion lacrymale et son test de mesure du larmoiement, Hertel, dont l'exophtalmomètre est encore utilisé aujourd'hui. La thèse de Marc Rausch, élève de Bronner, est consacrée à cette période allemande de la clinique ophtalmologique de Strasbourg.

*
* *

Le 22 novembre 1918, les troupes françaises, conduites par le général Gouraud, faisaient leur entrée à Strasbourg. Enfant, je fus témoin de cet événement historique qui se déroula dans un enthousiasme indescriptible.

La renaissance de l'université française de Strasbourg fut un des premiers soucis du gouvernement. Raymond Poincaré, président de la République, était Lorrain et se préoccupa personnellement du renouveau et du rayonnement de l'Université dont Charléty fut le premier recteur. Le 22 novembre 1919, un an après la libération de la ville, Poincaré inaugura avec une grande solennité, au milieu d'un concours de professeurs français et étrangers, l'université de Strasbourg redevenue française. Elle comportait sept Facultés : lettres, sciences, droit, médecine, pharmacie et, particularité unique dans les Universités françaises, une Faculté de théologie catholique et une Faculté de théologie protestante. La loi de séparation de l'Église et de l'État, votée en 1905, alors que l'Alsace-Lorraine était sous domination allemande, ne s'appliquait pas aux trois départements recouverts qui vivent encore aujourd'hui sous le régime du Concordat.

Georges Weiss fut le premier doyen de la Faculté de médecine. Alsacien d'origine, ami personnel de Poincaré, il était professeur de physique médicale à la Faculté de Paris. Weiss eut la charge de recréer la Faculté de médecine française ; il le fit avec autorité et clavicoyance ; l'éclat que connut la faculté de Strasbourg entre les deux guerres doit beaucoup à Weiss. D'une part, il sut attirer et faire nommer à Strasbourg des patrons de grande notoriété : Bard, venu de Genève, cardiologue de réputation internationale ; Bouin et Ancel de Nancy, créateurs de l'endocrinologie ; Borel, élève de Pasteur, à qui fut confié la chaire de bactériologie ; Masson, un des grands maîtres de l'anatomie pathologique ; Leriche, appelé de Lyon en 1924 comme professeur de clinique chirurgicale ; d'autre part, il fit appel, avec un grand discernement, à de jeunes médecins encore inconnus, mais dont il pressentait à juste titre la valeur : c'est ainsi que furent nommés Barré en neurologie, Pautrier en dermatologie, Duverger en ophtalmologie, qui contribuèrent à illustrer l'école de Strasbourg ; enfin, en politicien avisé, il comprit qu'il convenait de ne pas écarter les médecins alsaciens de cette Faculté renaissante ; il fit nommer professeurs des praticiens alsaciens de notoriété régionale, Stolz en chirurgie, Pfersdorff en psychiatrie, Forster en anatomie.

*
* *

Camille Duverger n'avait que trente-sept ans lorsqu'il fût appelé à la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg. Ancien interne des hôpitaux de Paris, il avait été l'élève des deux grandes écoles françaises d'ophtalmologie, celle de l'Hôtel-Dieu, dirigée par de Lapersonne, et celle de Lariboisière, illustrée par Victor Morax.

Duverger laissa une empreinte profonde à Strasbourg bien qu'il n'y restât que quelques années. Les ophtalmologistes alsaciens formés entre 1919 et 1925 furent tous ses élèves et avaient gardé le souvenir de son exceptionnelle personnalité.

De taille moyenne, il avait, sous des sourcils épais, un regard pénétrant qui, en quelques instants, avait jugé son interlocuteur ; Brégeat a décrit, dans sa leçon inaugurale, ce regard de Duverger qui intimidait tous ceux qui l'approchaient. C'était un remarquable enseignant, aux phrases concises et claires ; la leçon inaugurale qu'il prononça à Strasbourg en 1920, parue dans les « Annales d'Oculistique », constitue un modèle de sobre éloquence. Il était autoritaire et il était respecté, sinon craint. Il passait même pour dur ; mais la bienveillance qu'il manifesta à mon égard durant la guerre, à un moment où je connus de grandes difficultés, me permet de témoigner de ses profondes qualités humaines.

L'œuvre ophtalmologique de Duverger fut importante, surtout dans les deux domaines où il excellait : la chirurgie oculaire et la neuro-ophtalmologie. Il publia, en collaboration avec Velter, professeur d'ophtalmologie de Paris, un traité de chirurgie oculaire, la « Thérapeutique chirurgicale ophtalmologique ». Cet ouvrage, comportant une belle iconographie, donnait des indications chirurgicales claires et des techniques opératoires souvent originales, minutieusement décrites. Paru en 1925, ce traité fut remis à jour en 1948 avec la collaboration de Brégeat ; il constitua, pour plusieurs générations d'ophtalmologistes, la référence chirurgicale indispensable. Duverger avait entrevu très tôt les rapports entre l'ophtalmologie, la neurologie

et l'oto-rhino-laryngologie; il créa à Strasbourg, avec Barré, la première société d'oto-neuro-ophtalmologie, association interdisciplinaire qui depuis lors s'est généralisée.

Il fut, en 1930, l'auteur du rapport de la Société française d'ophtalmologie consacré à la « biomicroscopie du cristallin »; l'utilisation de la lampe à fente était encore relativement récente; dans son rapport, Duverger faisait une étude exhaustive des aspects biomicroscopiques des cataractes congénitales, endocriniennes, traumatiques et séniles. A une époque où les voyages transatlantiques n'étaient ni fréquents ni rapides, Duverger alla en mission aux États-Unis, invité par la « Fondation Rockefeller. »

Duverger s'adapta mal à l'Alsace. En 1925, il renonça à son poste de professeur à Strasbourg pour retourner dans le Limousin auquel il demeurait attaché. Il fut, jusqu'à sa retraite, professeur à l'École de médecine de Limoges, devenue plus tard Faculté, et chef du service d'ophtalmologie du centre hospitalier. Sa vie fut attristée par la mort de son fils unique, Raymond Duverger, ancien interne des Hôpitaux de Strasbourg, qui fut son assistant à Limoges et qui se noya en essayant de porter secours à un ami en danger; après ce drame, son épouse, Marie-Louise Duverger, entreprit ses études de médecine, se spécialisa en ophtalmologie et devint l'assistante de son beau-père durant de longues années. Duverger mourut à Limoges en 1965.

*
* *

Georges Weill succéda à Duverger en 1925; il occupa la chaire d'ophtalmologie jusqu'en 1937, date de sa retraite. C'était mon grand-oncle, frère de mon grand-père maternel; je fus son interne durant les dernières années de l'exercice de ses fonctions.

Weill avait un physique imposant. De taille moyenne, se tenant toujours très droit, son visage s'ornait d'une barbe carrée, impeccablement taillée, que j'ai connue d'abord grise, puis blanche. En ville, il portait toujours un chapeau de feutre noir, rond à larges bords, qui le faisait reconnaître de loin. Il était d'une grande rectitude morale. Son autorité, tant sur sa famille que sur ses assistants, était grande; il était autoritaire, mais sans brutalité; il était intransigeant et soutenait ses opinions sans concession. Il avait une grande culture historique et s'intéressait particulièrement à l'histoire de la médecine, qui a fait l'objet de plusieurs de ses publications, et à l'histoire du judaïsme.

Comme tous les Alsaciens, il ne put accéder à un poste universitaire à l'époque de la domination allemande. Il s'était installé comme ophtalmologiste à Strasbourg au début du siècle, et acquit rapidement une notoriété qui dépassait largement la région. Avec son maître Stilling, il s'intéressa au sens chromatique et mit au point les premiers tableaux pseudo-isochromatiques qui furent longtemps utilisés; ils sont aujourd'hui supplantés par les tableaux d'Ishihara. Dès 1906, il décrivit l'hémorragie filiforme de la chambre antérieure, après ponction, caractéristique de l'hétérochromie de Fuchs; ce signe est attribué à Amsler et Verrey qui l'ont décrit bien plus tard.

En 1919, le doyen Weiss l'appela tout naturellement à la Faculté; il fut nommé chargé du cours d'ophtalmologie aux côtés de Duverger à qui il succéda.

C'était un patron exigeant ; il passait tous les jours une visite complète et examinait quotidiennement la totalité des patients de son service ; ses examens étaient minutieux et, en clinicien averti, il ne négligeait aucun « petit signe » ; sa visite du dimanche matin, qu'il ne manquait jamais, n'était pas particulièrement appréciée par ses assistants et ses internes dont il exigeait la présence autour de lui.

Weill était un bon chirurgien. De toutes les interventions oculaires, c'était l'opération de cataracte qui avait ses préférences ; il fut le protagoniste de la kératotomie à la pique, faite au limbe ; pour permettre l'extraction du cristallin, il agrandissait son incision par un mouvement de « dédolation » effectué en retirant la pique. Littré définit ainsi la dédolation : « terme de chirurgie : action d'un instrument tranchant qui, partant obliquement, enlève une portion superficielle de la peau et des tissus sous-jacents. » Weill fit de nombreuses démonstrations opératoires de sa technique, en France et à l'étranger, notamment aux États-Unis où il séjourna en 1928.

L'opération de la cataracte n'était pas la seule à laquelle il s'intéressa ; dès que Gonin, professeur à Lausanne, publia ses premiers résultats d'opération de décollement de la rétine, Weill se rendit auprès de lui pour apprendre la technique de cette intervention nouvelle qu'il introduisit très tôt à Strasbourg.

Ses observations cliniques se rapportaient essentiellement à la neuro-ophtalmologie. En 1922, l'université de Strasbourg organisa de grandes festivités en l'honneur du centenaire de la naissance de Pasteur ; à cette occasion, la Société française d'ophtalmologie tint, d'une façon exceptionnelle, son congrès à Strasbourg. Une discussion véhémement et mémorable y opposa Weill et Duverger au sujet de l'étiologie de la névrite rétro-bulbaire aiguë ; Weill soutenait — et l'avenir lui a donné raison — qu'elle était presque toujours un signe précoce de sclérose en plaques, pouvant précéder de plusieurs années l'apparition des autres symptômes. Il décrivit, en collaboration avec le neurologue Reys, et bien avant Adie, le syndrome de la pupillotonie avec aréflexie tendineuse des membres inférieurs. Barré, professeur de neurologie, respectait cette antériorité et parlait toujours du syndrome de Weill-Reys ; néanmoins, c'est sous le nom d'Adie que demeura connu ce syndrome.

Le nom de Weill reste attaché au syndrome de Weill-Marchesani, caractérisé par un nanisme avec sphéro-phakie et luxation progressive des cristallins ; ce syndrome, qui se présente comme l'opposé de la maladie de Marfan, avait été décrit, indépendamment l'un de l'autre, par Weill et par l'ophtalmologiste allemand Marchesani.

Weill s'intéressait aux problèmes humains et sociaux. Il fut l'initiateur en France du service social à l'hôpital, qu'il créa à la clinique ophtalmologique de Strasbourg.

Il connut de dures épreuves durant la guerre qu'il passa, pour la plus grande partie, réfugié en Haute-Loire.

Il fut très affecté par la mort, à l'âge de vingt ans, de son petit-fils, engagé dans la première armée, et qui fut abattu en Allemagne, en mai 1945, quelques jours avant la fin de la guerre. Il retourna à Strasbourg après la guerre et mourut au milieu des siens en 1952, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

*
* *

Edmond Redslob, qui succéda à Weill, fut titulaire de la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg de 1937 à 1947. Mais en raison de la guerre, il n'occupa ses fonctions d'une façon effective à Strasbourg que durant deux périodes de deux ans : de 1937 à 1939 et de 1945 à 1947. Je fus son chef de clinique et son proche collaborateur de 1937 à 1939.

Avant de se spécialiser en ophtalmologie, Redslob avait été jeune médecin de la marine marchande et avait ainsi fait le tour du monde dans les années 1905. Il aimait conter les impressions et les anecdotes qu'il avait rapportées de ses voyages.

C'était un musicien averti et il aimait particulièrement Bach. L'église Saint-Guillaume de Strasbourg, dont les chœurs célèbres étaient dirigés par Munch, était un haut lieu de l'exécution des œuvres de Bach. Il était lié d'amitié avec son contemporain Albert Schweitzer avec qui, il avait en commun leurs racines protestantes et leur admiration pour Bach.

Il était grand, fort, pléthorique. La chasse était son sport favori ; il appréciait la bonne chère et avait une grande pratique de tous les lieux gastronomiques de l'Alsace.

Il acquit sa formation ophtalmologique en Suisse ; il fut l'élève, puis l'assistant du Pr Siegrist de Berne. Il s'installa comme ophtalmologiste à Strasbourg dans les années qui précédèrent la guerre de 1914.

Après le retour de l'Alsace à la France, Redslob créa et dirigea le laboratoire de la clinique ophtalmologique de Strasbourg qui devint un centre important de diagnostic et de recherches d'anatomie pathologique. Des globes, des biopsies lui étaient adressés de toute la France et même de l'étranger. L'anatomie pathologique oculaire ne comptait alors en France que deux spécialistes éminents : Edmond Redslob et Jacques Mawas ; ils étaient souvent en désaccord et leurs controverses, renouvelées à chaque congrès, sont demeurées célèbres.

Une fois par semaine, Redslob réunissait dans son laboratoire tous les médecins de la clinique pour des examens de coupes histologiques ; tous les aspects de l'embryologie, de l'histologie normale et pathologique étaient discutés. Les travaux de Redslob firent autorité dans ce domaine, notamment sa description du muscle dilatateur de l'iris, ses études sur l'origine du pigment choroïdien et sur le développement de la cornée. L'important travail qu'il publia, dans les « Annales d'oculistique », sur l'ophtalmie sympathique est longtemps demeuré classique. Le laboratoire de la clinique ophtalmologique, placé, aujourd'hui sous la direction de Brini, connut sous son impulsion, une activité qui le place dans les premiers rangs de l'anatomie pathologique oculaire.

Redslob présenta à la Société française d'ophtalmologie un rapport sur le vitré qui constituait une mise au point embryologique, physico-chimique et biomicroscopique de la question. En 1939, la Société française d'ophtalmologie publia un volumineux traité d'ophtalmologie en huit volumes ; Redslob, comme d'ailleurs Duverger, fit partie du comité de rédaction de cet ouvrage et en rédigea plusieurs chapitres. Ce traité, auquel avaient collaboré les plus grands noms de l'ophtalmologie française et francophone, constitua une somme de toutes les connaissances ophtalmologiques de l'époque. Après la guerre, l'évolution de l'ophtalmologie fut telle que cette œuvre fut rapidement dépassée ; mais certains de ses chapitres peuvent

encore être consultés aujourd'hui avec profit et son intérêt historique est considérable.

Les problèmes socio-pédagogiques préoccupèrent également Redslob ; il créa à Strasbourg, avant 1914, la première classe d'Europe pour élèves amblyopes ; son exemple fut suivi en Angleterre, puis dans d'autres pays.

En septembre 1939, dès le début de la seconde guerre mondiale, la ville de Strasbourg fut totalement évacuée de ses habitants qui furent repliés en Dordogne. Les hôpitaux de Strasbourg s'installèrent à Clairvivre, dans une cité sanatoriale inoccupée : Redslob y créa un service d'ophtalmologie destiné à assurer les soins aux patients alsaciens réfugiés en Dordogne ; la plupart des patrons cliniciens, aidés de quelques collaborateurs non mobilisés s'efforcèrent de recréer leurs services ; malgré des conditions très difficiles, les soins aux malades furent constamment assurés. Durant cette période tragique, à Strasbourg, les nazis installèrent une Université hitlérienne dont le recteur fut Schmidt, professeur d'ophtalmologie. Redslob fut médecin-chef de Clairvivre au moment des combats de la libération qui faisaient rage dans les maquis de la Dordogne ; il fit face avec courage et sérénité à une situation précaire, lourde de soucis et d'inquiétude.

Tandis que les cliniciens étaient repliés en Dordogne, les professeurs de sciences fondamentales installèrent leurs laboratoires à Clermont-Ferrand, où ils furent accueillis par leurs collègues de l'École de médecine. L'université française de Strasbourg fut maintenue à Clermont et poursuivit son enseignement. Pourquoi Hitler, qui exerça sur l'Alsace une domination nazie féroce et en chassa toute trace de culture française, pourquoi autorisa-t-il le maintien, à Clermont, d'une université française au nom de Strasbourg ? Ce problème d'histoire à ma connaissance, n'est pas élucidé. Mais les professeurs de cette Université, les étudiants alsaciens payèrent un lourd tribut à la persécution nazie ; Collomp, professeur à la Faculté des lettres, fut sauvagement abattu. A la Faculté de médecine, de nombreux professeurs furent arrêtés et déportés ; Vlès, professeur de physique médicale, mourut dans le train qui le conduisait en déportation ; Robert Waitz, professeur d'hématologie, Marc Klein, professeur de biologie médicale furent déportés à Auschwitz, Géry, professeur d'anatomie pathologique emmené au camp de Compiègne, Forster doyen emprisonné à Clermont.

Une répression féroce s'abattit en 1943 sur les étudiants alsaciens, traqués dans leur foyer de la Gallia : mes amis André Lobstein, futur ophtalmologiste à Strasbourg, Albert Bronner, futur professeur d'ophtalmologie, Francis Rohmer, futur professeur de neurologie, Albert Rohmer, futur professeur de pédiatrie furent, avec beaucoup d'autres, arrêtés et déportés.

A la libération, Redslob, qui était profondément patriote eut la joie de retrouver sa chaire d'ophtalmologie à Strasbourg redevenue française. En 1947, il fut atteint par la limite d'âge. Il vécut alors, avec Mme Redslob, une vie calme et retirée dans leur bel hôtel du quai Saint-Nicolas, situé sur les bords de l'Ill. Il continua à conduire sa voiture jusqu'à son extrême vieillesse et aimait faire des randonnées dans les Vosges. En 1966, ses collègues, ses anciens collaborateurs, ses élèves, s'apprêtaient à fêter autour de lui son quatre-vingt-dixième anniversaire, mais il mourut quelques jours avant la date fixée pour cette réunion amicale.

* *

Jean Nordmann succéda à Redslob et occupa la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg de 1947 à 1969.

Il avait été nommé interne des hôpitaux de Strasbourg en 1922, au premier concours d'internat qui eut lieu après la guerre, concours qui renoua la tradition de l'internat, interrompue à Strasbourg depuis 1870. Il fut l'interne de Duverger auquel il vouait une grande admiration, puis l'élève et le proche collaborateur de Weill à l'égard duquel il marqua toujours une grande fidélité. Du temps de Redslob, il occupa les fonctions de chef de laboratoire.

Nordmann s'intéressait beaucoup aux jeunes et les guidait avec un profond sens pédagogique. C'était un homme gai, ouvert à tous les problèmes ; souvent les couloirs de la clinique résonnaient de son rire joyeux. Son sens artistique était sûr ; il acquit avec un grand discernement des tableaux de peintres jeunes, souvent peu connus, dont le talent fut largement confirmé par la suite.

Si Weill était essentiellement clinicien, si Redslob était avant tout homme de laboratoire, Nordmann fut pleinement l'un et l'autre. Son érudition était encyclopédique ; elle était aidée par un sens critique aigu, la connaissance parfaite de plusieurs langues étrangères et une mémoire prodigieuse. Il lisait tout ce qui se publiait en ophtalmologie ; les détails de chaque article étaient définitivement enregistrés par lui. C'était un scientifique scrupuleux et exigeant, sévère à l'égard de lui-même, de ses élèves, de ses collègues ; il balayait avec mépris et indignation les publications jugées hâtives ou superficielles, les travaux comportant une bibliographie incomplète ou incorrecte.

Son œuvre scientifique a été considérable. Ses travaux cliniques ont concerné les sujets les plus divers ; il a notamment publié des travaux originaux sur les tumeurs mélaniques de l'uvée, sur le glaucome, sur la fibroplasie rétro-lentale appelée aujourd'hui rétinopathie des prématurés ; il fut amené, l'un des tous premiers, à soupçonner le rôle de l'oxygénothérapie dans la genèse de l'affection. Mais l'œuvre de sa vie est constituée par ses travaux sur le cristallin ; ils lui ont valu sa notoriété internationale. Il avait déjà consacré sa thèse aux caractères biomicroscopiques des cataractes endocriniennes ; depuis lors, il n'avait cessé de poursuivre avec persévérance, pendant un demi-siècle, ses recherches sur le cristallin. Elles prenaient appui sur une formation scientifique approfondie ; il avait soutenu une thèse de doctorat ès-sciences ; ses connaissances en physique, en biochimie lui avaient permis d'aborder le problème des troubles du métabolisme du cristallin et d'essayer d'élucider le mécanisme des cataractes expérimentales et humaines. Le rapport qu'il présenta à la Société française d'ophtalmologie sur la biologie du cristallin fut une mise au point de ses recherches et de ses observations cliniques ; cet important ouvrage fait toujours autorité.

Ses travaux l'avaient fait connaître dans tous les milieux ophtalmologiques internationaux. Il fut invité à faire des conférences dans de nombreux pays étrangers, notamment en Allemagne, dans les pays Scandinaves, en Angleterre, aux États-Unis, au Brésil.

Sa retraite ne devait pas mettre fin à son activité ; son successeur, Bronner, lui confia la responsabilité de la bibliothèque ophtalmologique de Strasbourg, probablement la plus riche de France. Il l'administra non seulement avec ses qualités de méthode et d'ordre, mais avec le soin jaloux d'un bibliothécaire professionnel.

En 1980, lors d'un séjour avec Mme Nordmann à Berne, dans le foyer de leur ami le Pr Goldmann, une des grandes figures de l'ophtalmologie du XX^e siècle, il fut frappé d'une hémiplégié avec aphasie; il mourut au bout de quelques semaines.

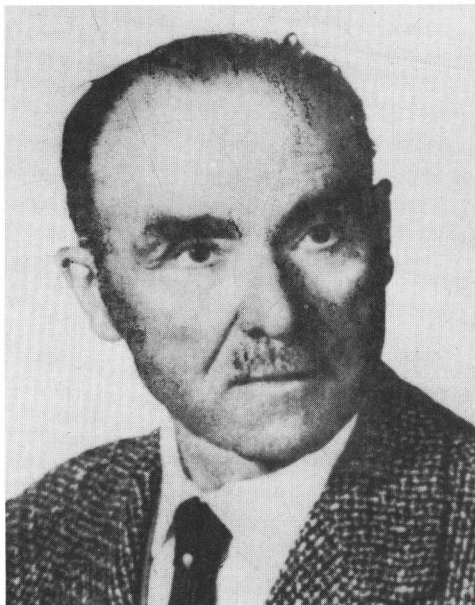
*
* *

Depuis 1969, Albert Bronner, successeur de Nordmann, est titulaire de la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg. A sa grande activité clinique, il joint des fonctions ordinales et syndicales qui font de lui un conseiller écouté de la profession. C'est un expert des problèmes européens et il représente les ophtalmologistes français dans les commissions internationales qui préparent, en ce qui concerne les problèmes de santé, l'intégration européenne.

Le survol de l'histoire de la chaire d'ophtalmologie de Strasbourg apporte non seulement un regard sur l'évolution de l'ophtalmologie en cent cinquante ans, mais aussi un témoignage sur les vicissitudes de l'histoire de l'Alsace et une projection sur l'avenir médical de l'Europe.

SUMMARY

The professor-ship of ophtalmology took place in France only in 1845, at the Strasbourg University; Stoeber was the first professor till 1870. During the annexation of Alsace-Lorraine by Germany, from 1870 to 1918, three german professors, Laqueur, Schirmer and Hertel followed each other. Since Alsace returned to France in 1918, five french professors succeeded at Strasbourg: Duverger, Weill, Redslob, Nordmann and Bronner. During the hitlerian occupation of Alsace, from 1940 to 1944; the french University of Strasbourg survived, with difficulty and persecutions, at Clermont-Ferrand; many professors and students of this university were imprisoned and sent to deproation.



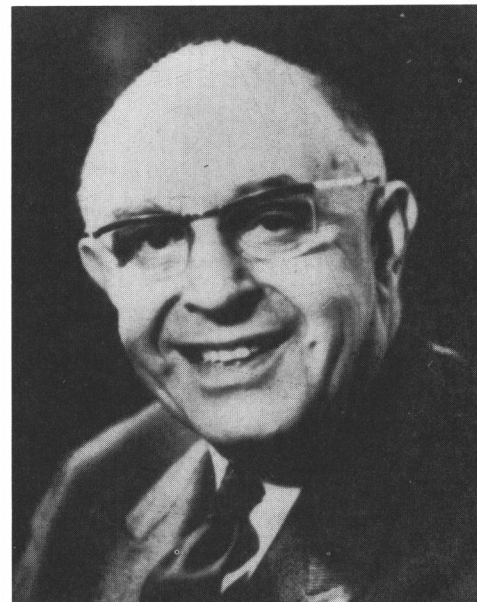
Camille Duverger
1882-1965
Professeur de 1919 à 1925



Georges Weill
1866-1952
Professeur de 1925 à 1937



Edmond Redslob
1876-1966
Professeur de 1937 à 1947



Jean Nordmann
1896-1980
Professeur de 1947 à 1969

